

Festival

Johanne Larue and Karen Hanson

Number 151, March 1991

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/50318ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Larue, J. & Hanson, K. (1991). Festival. *Séquences*, (151), 6–7.

Bernstein quant à lui vint au cinéma par le biais de Broadway. J'ouvre ici une parenthèse pour apporter une précision qui m'a souvent été demandée : non, il n'y a pas de lien de parenté entre Leonard Bernstein qui fut, le temps d'un film, musicien de cinéma, et Elmer Bernstein, compositeur de plus d'une centaine de partitions depuis 1951. En 1946, Gene Kelly et Stanley Donen adaptèrent pour l'écran la comédie musicale *On the Town* qui demeure à ce jour l'un des plus beaux fleurons de la



comédie musicale hollywoodienne. En 1953, on demanda à ce chanteur de New York par excellence de composer la musique de *On the Waterfront* d'Elia Kazan. Bernstein n'eut pas de chance. Éreinté par la critique musicale pour s'être abaissé à écrire une partition que l'on jugeait simpliste et indigne de lui, décrié par les milieux du cinéma pour avoir composé une œuvre ostentatoire, violente et cérébrale, cette magistrale partition restera la seule incursion de Leonard Bernstein dans le domaine de la musique de film dramatique. Toutefois, l'audition de l'enregistrement de référence qu'il réalisa au cours des années 60 avec la New York Philharmonic, de préférence à celui qu'il réalisa plus tard en public en Israël, continue de prouver quel grand compositeur de cinéma il aurait pu être si on lui en avait donné la possibilité. Il est par ailleurs inutile de mentionner *West Side Story* de Robert Wise, autre chef-d'œuvre à la fois musical et cinématographique. Le film et sa musique parlent d'eux-mêmes.

François Vallerand



3^{ÈME} FESTIVAL INTERNATIONAL DU CINÉMA & DE LA VIDÉO GAI & LESBIENS DE MONTREAL

Notre festival témoigne de plusieurs problématiques d'intérêt pour la communauté gaie et lesbienne. Cependant notre programmation a toujours su éviter la ghettoisation (sic). S'il y a ghettoisation (resic), elle vient de la part des institutions gouvernementales qui nous marginalisent en refusant obstinément de nous financer.

La direction du festival

Le manque d'intérêt des gouvernements pour le Festival international du cinéma et de la vidéo gai et lesbiens de Montréal n'est rien moins que scandaleux. *Image et Nation* fut probablement la seule manifestation culturelle à ne pas recevoir l'appui financier de l'État en 1990. (On était probablement trop occupé à compter les millions qu'on investira dans le complexe *Juste pour rire*...). Chapeau bas aux organisatrices et organisateurs qui ont su autofinancer le festival. Malgré leur budget restreint, ils ont pu offrir au public gourmand des invités de choix, une programmation variée et des projections impeccables à la Cinémathèque québécoise, à l'Institut Goethe et à la salle de l'O.N.F. du complexe Guy-Favreau.

Le Festival proposait des rétrospectives de l'œuvre de la réalisatrice allemande Ulrike Ottinger, du cinéaste français Guy Gilles et du vidéaste torontois Collin Campbell. Un volet historique nous faisait découvrir le cinéma gai d'avant la révolution sexuelle. Ce programme comprenait, entre autres, l'excellent *Madchen in Uniform* de Leontine Sagan (le classique allemand entrevu dans une scène de *Henry et June*), ainsi que deux films de la réalisatrice hollywoodienne Dorothy Arzner (*Christopher Strong* avec Katherine Hepburn et *Dance, Girl, Dance* mettant en vedette Lucille Ball et Maureen O'Hara). On pouvait même revoir *The Haunting* de Robert Wise et *Immacolata e Concetta* de Salvatore Piscielli, deux films affichant des personnages lesbiens conçus par des hommes... mais revus et corrigés par un public d'expertes!

Le film le plus remarqué du festival fut sans contredit *Common Threads : Stories from the Quilt*. Le nouveau documentaire de Jeffrey Friedman et Robert Epstein, à qui l'on doit déjà *The Times of Harvey Milk*, retrace la genèse du «Projet de la courtépainte», dédiée aux victimes américaines du sida. Des milliers de gens ont participé à la confection de ce «monument» qui porte les noms d'êtres aimés ayant succombé au virus. Le réalisateur s'intéresse de près à cinq de ces participants. Une lesbienne rend un hommage vibrant à son défunt compagnon gai, un champion olympique qui devint le père de sa fille. Les parents d'un jeune hémophile racontent la lucidité et la joie de vivre qui animaient leur fils. Un activiste gai, qui vit avec le virus depuis des années, explique



Common Threads: Stories from the Quilt

comment son compagnon s'est malheureusement laissé mourir. Un haut-fonctionnaire militaire prépare sa propre épitaphe en parlant avec humour et tendresse du jeune amant qu'il «retrouvera» bientôt. Enfin, une Afro-américaine, resplendissante de vitalité malgré sa maladie, parle de sa foi en Dieu et du courage que son mari, un ex-drogué, a montré avant de mourir du sida.

Le choix de ces intervenants montre bien comment les auteurs du film ont à cœur de fracasser certains préjugés. Les différents témoignages sont montés en parallèle, tout en étant ponctuellement interrompus par des extraits de reportages qui montent en épingle, de façon ironique, la couverture médiatique du «phénomène sida». Le film débute et s'achève sur l'assemblage de la courtépainte, à Washington, en 1988. La caméra capte de façon saisissante le déploiement géométrique des participants qui juxtaposent, sur le sol, chaque partie du «monument» pendant que d'autres récitent, avec un infini respect, l'interminable liste des défunts. La mise en scène de l'événement rappelle étrangement celle que Spielberg a conçue pour la partie du finale de *Close Encounters of the Third Kind* où des portés-disparus reviennent de

l'au-delà alors que leurs noms sont récités, un à un, au mégaphone. La réalité fait parfois écho aux fictions les plus fantastiques. Comme plusieurs films gais avant lui, *Common Threads* manie l'humour et le mélodrame à des fins de provocation. Le résultat est cathartique.

Les autres films du festival, des moyens et des courts métrages surtout, étaient regroupés par thèmes : «Autour du Monde», «Expérimentation», «Témoignages», «Contextures» et le controversé «Programme hors-la-loi». Les festivals exacerbent souvent les passions et les points de vue divergents. Le «programme hors-la-loi» n'y a pas manqué! La gent masculine ne fut pas très heureuse d'apprendre qu'on lui interdisait d'assister à la projection d'*Orgasme à la crème fouettée*. On peut comprendre la frustration des spectateurs qui, d'initiés respectueux, se sont vus ranger tout à coup dans le camp de l'ennemi. Bien sûr, les vidéastes qui ont exigé cette ségrégation sexuelle étaient conscientes de la portée politique de leur geste. Il s'agissait de se retrouver entre femmes, entre complices, le temps d'un visionnement consacré à l'exploration de l'érotisme féminin et lesbien. On peut comprendre qu'après avoir longtemps tenté de faire partie du monde des hommes, certaines femmes voient maintenant la nécessité de retrouver certains rituels féminins ou d'en créer de nouveaux. Il en va peut-être de la survie d'une communauté. Quoi qu'il en soit, il faut quand même espérer que les hommes seront un jour invités à visionner cet *Orgasme à la crème fouettée*. Érudits de politique sexuelle, ils apprécieront certainement le travail de Diane Heffernan et de Patrizia Tavormina, les auteures et protagonistes de ce document aussi drôle qu'intelligent et complexe.

Toujours dans le cadre du «programme hors-la-loi», on pouvait voir *Peril or Pleasure?*, un documentaire ayant l'originalité de porter sur les pornographes féminins, ainsi que les critiques féministes qui les soutiennent et

celles qui les condamnent. La production vidéo d'Andrea Torrice relance le débat sur la pornographie tout en se tenant loin des arguments souvent simplistes qui l'animent. *Peril or Pleasure?* «désclérose» la polémique féministe. Le «programme hors-la-loi» comptait un autre document choc, *Temporada de Caca* (La saison de la chasse), une réalisation de la vidéaste brésilienne Rita Moreira. Celle-ci s'est intéressée au sort que réserve la société d'extrême-droite de Sao Paulo aux homosexuels. Des hommes gais ont été poursuivis et assassinés par des justiciers voulant protéger la suprématie de la race hétérosexuelle (sic). En voyant le documentaire, on est tenté de croire à un scénario d'anticipation, tellement les faits semblent incroyables, jusqu'à ce que la réalisatrice nous présente des témoignages de l'homme de la rue où «macho-tout-le-monde» s'exprime avec fierté. L'horreur au quotidien.

Le programme «Contextures» comprenait sa part de films et de vidéos qui «dérangent, stimulent et encouragent» pour citer René Lavoie, coordonnateur d'*Image et Nation*. Dans un style où se croisent les caractéristiques du film éducatif et l'esthétique du cinéma expérimental, *Nice Girls Don't Do It*, réalisé par la Canadienne Kathy Daymond, lève le voile sur l'éjaculation féminine. La direction du festival aurait dû inviter, pour l'occasion, les représentants de Masters et Johnson qui qualifient encore de mythe cette propriété méconnue du corps féminin. Toujours dans le domaine des révélations, *Linda, Les and Annie* :



Nice Girls Don't Do It

The First Female to Male Transsexual Love Story, donnait à voir et à entendre le témoignage d'une lesbienne séparatiste devenue un homme hétérosexuel pour mieux espionner la gent masculine et goûter au pouvoir patriarcal! Les/Leslie est-il/elle politiquement juste? À la fois drôle mais sincère, bouleversant pour certains, horrifiant pour d'autres, ce docudrame d'Annie Sprinkle, Al Jaccoma et Johnny Armstrong nous fait remettre en question le concept de l'identité sexuelle.

La section «Contextures» parrainait aussi trois films du Britannique Richard Kwientowski, un habitué de la chaîne de télévision «Channel Four», bien connue pour sa programmation alternative. Kwientowski est un styliste de premier ordre. Son plus récent court métrage, *Flames of Passion*, se présente comme un remake subversif du mélodrame de



Flames of Passion

David Lean, *Brief Encounter*. Les règles du romantisme hétérosexuel ainsi que les canons de l'érotisme glacé qu'affectionnent certains esthètes gais sont revus et corrigés par l'humour pince-sans-rire du réalisateur. *Alfalfa* ou l'illustration d'un alphabet gai, et *The Ballad of Reading Gaol*, une transposition littéraire du célèbre poème d'Oscar Wilde, sont réalisés dans un style qui s'apparente à celui de Peter Greenaway. Structure maniaque et ludisme machiavélique ; un délice.

On ne peut terminer ce survol rapide du troisième Festival international du cinéma et de la vidéo gais et lesbiens, sans souligner quelques réalisations «coups de cœur». Côté cour :

Chaero, un court métrage de fiction 16 mm, du cinéaste irlandais Matt Hayes. Côté jardin : *Women Like Us*, un documentaire vidéo des Britanniques Suzanne Neild et Rosalind Pearson.



Women Like Us

Chaero se présente comme un fable morale sise dans le contexte urbain de Dublin : après s'être rendu compte que leur amitié est de nature homosexuelle, deux jeunes adolescents refusent de se laisser intimider par un copain homophobe qui tente de les faire chanter. Cette dramatique charmante, toute en nuances et ponctuée d'échanges savoureux, offre à son public cible un modèle favorisant l'acceptation positive de soi. Nos collègues anglophones parleraient d'*empowerment*. C'est aussi l'effet que procure *Women Like Us*, un moyen métrage vidéo présenté dans la section «Témoignages». Seize lesbiennes âgées de 50 à 80 ans nous entretiennent de leur joie de vivre présente et des expériences marquantes de leur jeunesse. Le document recèle une mine d'informations sur la vie quotidienne des homosexuelles dans l'Angleterre, longtemps puritaine, du XXe siècle. Un sujet dont on ne connaît pratiquement rien. De plus, et surtout, on ne peut rester insensible devant le regard à la fois tendre et pétillant de ces vieilles dames anglaises qui nous communiquent leur bonheur avec abandon. *Women Like Us* ferait craquer le pire des phalocrates.

Johanne Larue
Karen Hanson

Mécanisation

Arnold Schwarzenegger reprendra le rôle de robot quasi invincible qu'il a créé dans *The Terminator* pour une suite intitulée *Terminator 2: Judgment Day*. Il sera donc à nouveau un cyborg



venu de l'avenir pour terroriser la mère du futur chef de l'humanité en lutte contre une civilisation de machines. Linda Hamilton reprend du service en tant qu'héroïne et le chef mécanicien s'appelle toujours **James Cameron**. L'équipe est presque au complet.

Émotion

Al Pacino et Michelle Pfeiffer que l'on a vus ensemble dans le *Scarface* de Brian De Palma, seront à nouveau réunis dans *Frankie and Johnny in the Moonlight* sous la direction de **Garry Marshall** (*Pretty Woman*). Ils y vivent une histoire d'amour entre deux personnages du petit peuple, respectivement cuisinier et serveuse dans un restaurant de quartier.

Prostitution

Le prochain film de **Ken Russell** marque la première collaboration du réalisateur provocateur avec l'actrice Theresa Russell (aucun lien de parenté). Le titre est assez explicite : *Whore* (Putain) et le récit se situe vraisemblablement dans la lignée de *Crimes of Passion* (Les Jours et les Nuits de China Blue).

Fiction

Ouvrant jusqu'à présent dans le documentaire, **Errol Morris** s'est fait remarquer il y a deux ans grâce à *The Thin Blue Line*, un film où il rectifiait une erreur judiciaire. Il se tourne vers la fiction avec *The Dark Wind*, un drame policier situé sur une réserve où le héros est un détective amérindien qui sera joué naturellement par Lou Diamond Phillips.

Transformation

Le metteur en scène **Peter Sellars**, connu pour ses modernisations insolites d'opéras ou de pièces classiques, va faire ses débuts au cinéma avec une transposition du célèbre film *The Cabinet of Doctor Caligari* en une nouvelle version intitulée *The Cabinet of Doctor Ramirez* dont les vedettes seront Mikhail Baryshnikov (dans le rôle du somnambule), Joan Cusack et Peter Gallagher.

Duplication

C'est entendu, il y aura un *Batman II* et c'est encore **Tim**



Burton qui sera à la barre. Les rumeurs circulent sur les interprètes cependant. Il est possible que le justicier masqué soit campé cette fois par Tom Hanks en lieu et place de Michael Keaton. Michael J. Fox aurait été pressenti pour le rôle de Robin, acolyte du héros et, comme adversaire criminel, on songe au Pingouin sous la forme rondelette de Danny De Vito. Il est possible aussi que Catwoman soit au rendez-vous, interprétée par Sean Young ou Julia Roberts.